



CHEN QIUFAN

L'ÎLE DE SILICIUM

RIVAGES

Xiaomi travaille sur l'île de Silicium, située au large de la Chine, où les appareils électroniques du monde entier sont envoyés au recyclage. Comme elle, des milliers de migrants sont attirés sur cette île polluée par la promesse d'une vie meilleure. Mais ceux que l'on surnomme les « déchetiers » demeurent à la merci de puissants chefs de clan. Alors qu'un conflit se trame entre les trois clans rivaux, des investisseurs américains et des écoterroristes, Xiaomi découvre les débris d'une mystérieuse prothèse qui risque de changer le cours de leurs destins.

« Le summum de la fiction d'anticipation. » **Liu Cixin**

« Un éco-techno-thriller magistral, avec du cœur, de l'âme et un cerveau. Chen Qiufan est un observateur avisé, à la fois du monde actuel et de celui dont la prochaine génération risque d'hériter. » **David Mitchell**

Chen Qiufan est né en 1981 à Shantou, dans la province de Guangdong. Multi-primé pour ses nouvelles et traduit dans de nombreux pays, il est l'un des fleurons de la science-fiction chinoise. Sa jeunesse passée près de Guiyu, où se trouve la plus grande décharge de déchets électroniques du monde, lui a inspiré l'écriture de *L'île de Silicium*, son premier roman. Il est également coauteur, avec Kai-Fu Lee, d'un ouvrage sur l'intelligence artificielle (*IA 2042 - Dix scénarios pour notre futur*, Les Arènes, 2022).

CHEN QIUFAN

L'ÎLE DE SILICIUM

Traduit du chinois
par Gwennaël Gaffric

RIVAGES/IMAGINAIRE

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Valentin Baillehache

Titre original :

荒潮 (*Waste Tide*)

Ouvrage publié avec l'accord de The Grayhawk Agency
et Anna Jarota Agency

En couverture : © Huleeb

© Chen Qiufan, 2013

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5819-9

Prologue

Dans le ciel du sud-est, les nuages couraient comme des chevaux dont on aurait lâché la bride. Prémices du typhon *Saola*, qui se trouvait désormais à trois cents kilomètres au large de l'île de Hong Kong. Sa trajectoire, comme son nom le suggérait, était fringante et erratique.

Le gracieux herbivore qui venait de surgir dans l'esprit de Ho Suk-yeo n'existait aujourd'hui plus que dans des bases de données photographiques et sur des rayons de taxidermiste.

Le mot « Saola » provenait de la langue thaïe, parlée au Vietnam. Il avait fallu dix-huit ans aux scientifiques pour recouper la découverte de crânes appartenant à cette espèce (nom scientifique : *Pseudoryx nghetinhensis*) avec le récit de paysans témoignant en avoir vu un spécimen vivant, mais cinq ans seulement avaient suffi avant que ne soit officiellement déclarée son extinction de la surface du globe. Les rayures blanches striant son museau et ses longues cornes légèrement courbées en arrière lui avaient valu le surnom de « licorne asiatique ». Le saola était le mammifère doté de la plus grande glande maxillaire, ce qui expliquait en partie sa disparition. Il symbolisait autrefois dans le folklore vietnamien et laotien la fortune, le bonheur et la longévité,

mais ces croyances passaient désormais pour des plaisanteries au goût douteux.

Putain, ce qu'il fait froid ! Ho Suk-yeë s'agrippa au flanc du bateau, en serrant de l'autre main sa veste à trois épaisseurs. L'Observatoire avait relevé des rafales de force huit – des vents marins soufflant de soixante-trois à cent dix-sept kilomètres par heure, avec des pointes dépassant même cent quatre-vingts kilomètres par heure. *Vraiment, nous avons bien choisi notre jour...*

Le *Tussilage* bondissait au rythme des flots, perçant la crête blanche des vagues tandis qu'il s'approchait du *Prospérité*, un cargo de huit mille EVP. Parti du port de New Jersey, le *Prospérité* avait traversé l'océan Pacifique en direction du terminal hongkongais de Kwai Chung, d'où sa marchandise serait transférée vers des ports du continent chinois.

Un de ses hommes d'équipage fit un geste de la main à Ho Suk-yeë. Celle-ci hocha la tête, son visage rendu blême par les assauts du vent. D'après les données apparaissant sur ses lunettes, la vitesse de la cible avait été réduite à dix nœuds, pour se conformer aux exigences des autorités maritimes. Celles-ci utilisaient des pavillons de signalisation afin de réduire la pollution lors des entrées dans les eaux portuaires, et aussi pour limiter l'effet des sillages des gros bâtiments sur les plus petits bateaux.

C'était le bon moment pour agir. Elle adressa un signe à son équipage, l'invitant à se tenir prêt.

Le *Tussilage* accéléra soudain dans la direction du *Prospérité* de telle manière que son cap et sa vitesse correspondent à ceux du cargo. À côté de ce grand porte-conteneurs de 334,8 mètres de long et de 45,8 mètres de large construit par la firme Samsung Heavy Industries, la

petite vedette avait l'air d'un rémora accroché au ventre d'un requin-pèlerin. Le contraste était saisissant.

« Vite ! » La voix de Ho Suk-yeë était étouffée par les rugissements du moteur.

L'échelle de corde magnétique jaillit et se colla fermement à la paroi du navire, à environ deux mètres sous le rail tribord. L'autre extrémité de l'échelle avait été fixée à la vedette, pour éviter qu'elle ne se balance. Un membre de l'équipage, vêtu d'une tenue d'assaillant, en commença l'ascension avec une grande dextérité. Il avait choisi de grimper dos à la mer pour se servir des crochets spéciaux dont étaient équipées ses semelles, mais aussi pour ne pas risquer d'avoir le vertige face aux énormes vagues en contrebas.

Malgré son entraînement, l'assaillant, secoué par le vent et la houle, se balançait dangereusement, évoquant un insecte blessé pris au piège dans une toile d'araignée. Les vingt-cinq mètres qu'il devait parcourir seraient bien plus longs qu'il n'y paraissait.

Vite, plus vite. Ho Suk-yeë se faisait plus pressante. La soudaineté et l'agilité avec lesquelles la vedette avait changé de cap avaient été telles que l'équipage du *Prospérité* n'avait pas encore réagi. Mais le temps filait, et une fois qu'ils seraient entrés dans les eaux peu profondes du port, les rafales seraient plus fortes et la situation encore plus incontrôlable.

« Tu as tout filmé ? », demanda-t-elle à la jeune femme qui se tenait à côté d'elle. Cette dernière hocha anxieusement la tête. La caméra miniature placée à hauteur de son oreille oscillait. C'était sa première mission. Ho Suk-yeë lui fit signe de mieux stabiliser l'objectif.

The show must go on.

Elle ne put réprimer un sourire. En quelques années, elle était passée du dégoût à l'égard de cette philosophie de l'action à une pratique fidèle. Elle suivait le modèle de

Greenpeace et de ses actions directes et non-violentes : s'allonger sur les rails, escalader les monuments, accoster des baleiniers, intercepter des convois de déchets nucléaires... autant d'actes qui mettaient à l'épreuve la tolérance des gouvernements et des grandes corporations. Mais tout en gagnant en notoriété, l'organisation, grâce à ses actions, sensibilisait aussi le grand public aux problèmes écologiques et poussait à la promulgation de diverses lois et réglementations environnementales.

La fin justifie les moyens, n'est-ce pas ?

Elle se rappela le discours prononcé par son mentor, le Dr Guo Qide, fondateur de l'organisation Tussilage, lors de la dernière cérémonie d'intronisation des nouveaux membres. Les lumières de la salle s'étaient tamisées, et une peinture à l'huile était apparue sur l'écran géant : elle représentait un voilier à trois mâts au milieu de vagues turbulentes, sur le point de chavirer. Des passagers paniqués fuyaient sur des radeaux de sauvetage, abandonnant à bord un groupe de personnes désespérées. Le clair-obscur de la mer ténébreuse et des vagues blanches provoquait un effet stupéfiant.

« *L'incendie du Kent*, une œuvre du peintre français Théodore Gudin, réalisée en 1827, avait indiqué le docteur Guo de sa voix envoûtante. Le monde dans lequel nous vivons est ce navire, et son naufrage est proche. Certains ont déjà sauté dans des radeaux de sauvetage, mais d'autres restent apathiques, comme inconscients du danger imminent.

» Le rôle de notre organisation est de frapper les gongs et de battre les tambours, de faire les clowns, de cracher du feu, d'user de tous les artifices pour attirer l'attention de la société. Nous voulons que les gens sachent que le navire va couler et que les coupables du naufrage se réjouissent et se congratulent dans leur coin. Nous devons

lier leur destin au nôtre, sans quoi nous serons les seuls à payer le prix de leurs crimes. »

Ho Suk-yee fut interrompue dans ses pensées par des cris. Elle leva la tête et vit que plusieurs hommes à bord du *Prospérité* essayaient de décrocher le point d'attache magnétique de l'échelle. Mais la coque du porte-conteneurs avait été conçue pour maximiser la surface de chargement, et le bord supérieur du pont était incurvé à un angle tel que les membres de l'équipage devaient se pencher dangereusement pour atteindre la base de l'échelle. Après quelques tentatives infructueuses, ils abandonnèrent, découragés par le vent.

Le grimpeur avait augmenté de manière significative sa vitesse : il ne lui restait que dix mètres à parcourir.

Brusquement, une colonne d'eau blanche s'abattit violemment sur son corps, faisant vaciller l'échelle comme une balançoire. L'homme lâcha prise, et tous le virent avec stupeur entamer sa chute vers les lames déferlantes de l'océan.

Ho Suk-yee, les yeux écarquillés, se couvrit la bouche. La jeune femme chargée de filmer la scène poussa un hurlement.

Mais la chute cessa. L'homme était maintenant suspendu au milieu des airs, la tête en bas, sauvé d'extrême justesse par les crochets de ses semelles. Il poussa sur son abdomen et au prix d'une incroyable acrobatie, il réussit à rattraper l'échelle, puis reprit son ascension.

« Bien joué ! » ne put s'empêcher de crier Ho Suk-yee.

Les marins du *Prospérité* continuaient à arroser l'assaillant avec leur tuyau à haute pression, comme une flamme ardente se propageant le long d'une corde. Le plus dangereux pour ce dernier n'était pas tant l'impact du jet sur son corps, mais les brèves suffocations causées par l'obturation de ses voies respiratoires. Heureusement pour lui, il s'y était préparé : il baissa la visière de son masque de protection et continua à grimper avec aisance. Huit mètres, sept mètres...

Un sourire apparut sur le visage de Ho Suk-ye. Elle avait l'impression de se revoir plus jeune. Le corps imbibé de musc de saola, elle se faufilait dans les bus, les métros, les ferries ou les supermarchés, indifférente à la fureur de ceux qu'elle croisait, se contentant d'expliquer à qui voulait l'entendre que le plus précieux des parfums, quand il était fabriqué au prix de l'extinction d'une espèce, libérait une puanteur agressive et intolérable.

Tant de fois, on lui avait demandé si ça en valait la peine. Et tant de fois, elle avait répondu que oui, ça en valait la peine. Le monde entier avait beau la considérer comme une trouble-fête, elle croyait en ce qu'elle faisait, et c'était la seule chose qui comptait.

L'équipage du *Prospérité* cessa d'arroser l'assaillant ; peut-être allaient-ils adopter une nouvelle stratégie.

« Ils changent de cap ! » cria le pilote de la vedette.

Grâce à ses lunettes, Ho Suk-ye prit connaissance des données de navigation. Le *Prospérité* fonçait vers le *Tussilage* à une vitesse de douze nœuds, ce qui lui permettrait dans un premier temps de couper court à l'abordage, sans attirer l'attention des garde-côtes.

L'embarquée de la vedette s'accrochait à mesure que se rapprochait le sillage du cargo. L'échelle, à laquelle l'assaillant s'accrochait encore tant bien que mal, se tortillait comme un serpent dans les airs.

« Accélérez ! Gardez le cap ! » ordonna Ho Suk-ye.

L'homme essayait de continuer son ascension, s'efforçant d'ajuster son centre de gravité et sa position, de manière à maintenir la stabilité de l'échelle. Cinq mètres, quatre... Dans cette tempête de force neuf, il se contorsionnait comme un maître yogi sur une corde.

Il y était presque. Ho Suk-ye retint sa respiration, et continua mentalement le décompte.

Bientôt, la prochaine tâche de ce courageux jeune homme serait de se servir de ses ventouses pour rejoindre le pont depuis le point d'attache de l'échelle, tout en esquivant les tentatives d'interception de l'équipage. Après quoi, il lui faudrait encore s'attacher à un conteneur aussi fermement que l'aurait fait Houdini – de préférence en ayant mis en évidence le drapeau de l'organisation – puis d'attendre l'arrivée des médias et des représentants du Département de la protection environnementale. En vertu de la jurisprudence de Kingsnorth¹, si l'organisation Tussilage pouvait justifier son action de façon suffisamment étayée, elle ne serait pas poursuivie légalement. Tout dépendrait de la fiabilité de leurs sources : que les conteneurs à bord, partis depuis le New Jersey en direction de l'île de Silicium, contenaient bel et bien le « cadeau du diable » – ce déchet toxique susceptible de provoquer un désastre écologique majeur.

Rien de facile, donc, mais le plus dur serait bientôt fait.

Deux mètres, un mètre... L'assaillant avait enfin atteint le sommet de l'échelle, mais au lieu de mettre ses gants à ventouse, il s'accrocha à la corde et se laissa aller d'avant en arrière, comme un pendule.

« Mais qu'est-ce qu'il fout ? s'emporta Ho Suk-ye.

– C'est Thomas... Il aime faire le malin », répondit la jeune vidéaste en secouant la tête, sans s'arrêter pour autant de filmer la scène.

1. L'acquiescement, en septembre 2008, de six écologistes de Greenpeace accusés d'avoir causé des dommages criminels à la centrale électrique de Kingsnorth, dans le Kent, en Angleterre, a été une affaire importante dans laquelle le changement climatique a été utilisé pour la première fois avec succès comme « motif légitime » justifiant une telle action. Des arguments similaires ont depuis été largement mis en avant dans des actions environnementalistes. (Note de l'auteur.)

Alors comme ça, il s'appelait Thomas. Il y avait eu tellement de jeunes recrues ces derniers temps, du sang neuf, énergique et talentueux, que Ho Suk-yee ne pouvait plus tous les connaître par leurs prénoms, comme auparavant. Il faisait bon être jeune. La majorité du temps.

Thomas poursuivit son mouvement de balancier en utilisant la base de l'échelle comme point d'appui, brûlant d'envie de bondir sur le pont. Il calculait nerveusement la distance et l'angle de saut : il serait contraint de lâcher prise au sommet de l'arc et de bondir en effectuant une vrille de quatre-vingt-dix degrés dans les airs pour attraper la paroi supérieure du *Prospérité*. L'acrobatie nécessitait une souplesse ainsi qu'une force musculaire et mentale extrême.

« Thomas ! Arrête-toi ! lui hurla Ho Suk-yee. Ne saute pas ! »

Trop tard. Elle vit son corps musclé et athlétique bondir dans les airs, se figer un instant dans le vent, puis tourner lentement, gracieusement, d'un quart de cercle, jusqu'à ce que ses mains claquent bruyamment sur les parois du bateau, faisant trembler légèrement les rails d'acier. Son corps retomba naturellement sous l'effet de la gravité. Il ne lui restait désormais plus qu'à fléchir les hanches et à gonfler son abdomen pour terminer en beauté ce magnifique mouvement de gymnastique.

Ho Suk-yee s'apprêtait à applaudir l'audace de cette performance.

Peut-être était-ce le vent, ou bien de l'eau restée sur le bord, mais on entendit un raclement métallique et les deux mains de Thomas glissèrent sur le flanc du navire. Il se mit à tomber, irrémédiablement. Dans la panique, il s'agrippa à l'échelle de corde qui se balançait encore, mais l'effet d'inertie entraîna tout son corps vers la coque. Sa visière protectrice se brisa avec un craquement sec et son cou et

son dos se plièrent dans un angle étrange. Thomas lâcha prise et continua à tomber. Pour finir, il souleva une vague silencieuse à la surface de la mer.

La jeune vidéaste resta interdite. L'objectif placé à côté de son oreille avait capturé toute la scène, sans perdre un détail, y compris les cris et les pleurs qui s'ensuivirent. Cette vidéo tournerait plus tard en boucle dans les médias et sur d'innombrables sites web, et elle serait raillée et présentée comme une terrible publicité de recrutement pour la saison automne-hiver de l'organisation Tussilage, accompagnée par le slogan suivant : « Jeunesse rime parfois avec stupidité. »

Ho Suk-yeo observait la scène, étourdie. Elle n'ordonna pas d'aller récupérer le corps, ne bougea pas, et resta impavide. *Est-ce que ça en valait vraiment la peine ?* Elle ne savait pas si elle posait la question à Thomas ou à elle-même.

Le *Prospérité* accéléra de nouveau pour s'approcher de la vedette. Son pilote, en l'absence d'ordre de sa supérieure, n'eut pas le temps d'effectuer de manœuvre d'évitement. La coque du *Tussilage* entra en collision avec le cargo qui souleva le bateau. Il y eut un bruit sourd de métal déformé. Les membres de l'équipage s'accrochèrent à la première chose qui leur tomba sous la main, afin d'éviter de basculer par-dessus bord sous l'effet de l'inclinaison de la vedette. L'eau glacée, agitée par de minuscules tourbillons, commençait à se déverser partout dans les cabines.

Le navire coulait vraiment à présent.

Première partie

LE VORTEX SILENCIEUX

La convention de Bâle, signée en 1989 par 105 pays en Suisse, dans la ville du même nom, établit des dispositions pour réduire les mouvements transfrontaliers de déchets dangereux. Entrée en vigueur le 5 mai 1992, elle est devenue un élément important du droit international en matière de protection de l'environnement, et compte aujourd'hui environ 170 pays signataires en plus de l'Union européenne.

Les États-Unis, premier pays producteur de déchets électroniques au monde, n'ont jusqu'à présent pas ratifié la convention.

Wikipédia chinois, « Convention de Bâle »

1

Au centre de la vitrine en verre, une maquette de jonque en bois, finement ouvragée à la main, luisait sous le vernis brun vermeil destiné à la faire paraître plus ancienne. En arrière-plan, aucune des scènes holographiques habituelles, mais une carte artisanale de l'île de Silicium et des eaux territoriales environnantes. Il était évident que l'artiste s'était efforcé de montrer la beauté naturelle de la région, mais son usage excessif d'encre et de peinture criarde lui donnait un aspect artificiel.

« Voici le symbole de l'île, elle représente l'abondance, la prospérité et l'harmonie. »

Scott Brandle, fasciné par la maquette, ne prêtait pas attention à ce que racontait le guide. Sa couleur et sa texture, et plus encore ses voiles paraissant gonflées par le vent, lui rappelaient le homard à la vapeur servi au banquet de réception de la veille. Il n'était ni végétarien ni fervent adhérent de la WWF¹, mais la troisième pince figurant dans son assiette et la carapace délicatement sculptée de la créature l'avaient rendu méfiant. Le fait que ce « homard sauvage »

1. La WWF, ou Fonds mondial pour la nature, est une organisation non gouvernementale internationale créée en 1961, vouée à la protection de l'environnement et au développement durable. (Note de l'auteur.)

doté d'une pince supplémentaire était certainement issu d'un élevage dans les eaux voisines lui avait coupé l'appétit, et il s'était contenté d'observer les fonctionnaires se régaler goulûment.

« Monsieur Scott, que souhaiteriez-vous aller voir demain ? » demanda le directeur Lim Ek-ru d'une voix un peu alcoolisée, dans le dialecte local.

Son assistant Dang Kai-zong ne corrigea pas l'erreur faite par le directeur de lui donner du « monsieur » suivi de son prénom, et traduisit tel quel.

« C'est l'île de Silicium que je voudrais mieux comprendre. »

On avait fait boire à Scott de la liqueur de sorgho, mais il était resté sobre. Il avait volontairement éludé l'épithète « véritable » pour désigner l'île.

« Bien ! Bien ! » fit le directeur Lim Ek-ru, le visage rougi par l'alcool, puis il se tourna vers un fonctionnaire et lui glissa quelque chose qui suscita un rire général.

Dang Kai-zong ne traduisit pas aussitôt. Il se passa un moment, puis ce dernier confia à Scott :

« Le directeur Lim indique qu'il satisfera sans faute votre désir. »

Ils avaient déjà passé près de deux heures dans ce musée d'histoire de l'île, à la climatisation excessive, et la visite ne semblait pas près de se terminer. S'exprimant dans un anglais à couper au couteau, le guide leur avait fait traverser des salles d'exposition lumineuses. S'appuyant sur des poèmes anciens, des correspondances officielles, des photographies restaurées, des répliques d'artéfacts, des scènes de vie recomposées, des dioramas réalisés avec des mannequins en plastique et de faux documentaires, il leur avait présenté l'histoire de l'île depuis le IX^e siècle de l'ère commune jusqu'à aujourd'hui.

Il était évident que l'exposition n'était pas à la hauteur des idéaux de ses concepteurs. L'intention était peut-être de montrer comment l'île était passée de la pratique de la pêche et de l'agriculture à l'ère industrielle moderne, puis à l'ère de l'information, mais tout ce que Scott avait vu jusqu'ici, c'était un enchaînement de salles aux reliques mornes et sans relief, commentées par des récits aussi hypnotiques qu'un discours de sergent instructeur dans un camp militaire.

Mais Dang Kai-zong écoutait avec un grand intérêt, comme si c'était lui l'étranger, comme s'il venait de poser le pied sur cette terre. L'indolence du jeune homme avait maintenant laissé place à une fierté et à une curiosité plus naturelles pour quelqu'un de vingt et un ans.

« Merveilleux... incroyable... », s'enthousiasmait ponctuellement Scott avec un visage inexpressif, comme un répondeur automatique.

Le directeur Lim hochait la tête en signe d'appréciation, un sourire figé sur son visage comme sur celui des mannequins des vitrines, sa chemise à rayures rentrée dans son pantalon. Contrairement aux autres fonctionnaires, il avait la taille encore fine. Ce qu'il perdait en prestance, il le gagnait cependant en efficacité. À côté de Scott et de son mètre quatre-vingt-dix, il avait l'air d'un bâton de randonnée. Cependant, il avait ce pouvoir d'empêcher ses interlocuteurs d'en placer une – Scott ne faisait pas exception.

Sa bouche dit oui, son cœur dit non, pensa Scott. Il comprenait mieux maintenant les paroles prononcées la veille par le directeur Lim. Avant de venir en Chine, il avait lu un ouvrage intitulé *Les Chinois pour les nuls*, dans lequel figurait cette assertion : « Les Chinois disent rarement ce qu'ils pensent », à quoi Scott avait ajouté l'annotation suivante : « Comme les Américains, en somme. »

Aucun des officiels en charge du projet présents la veille au dîner de réception n'était venu aujourd'hui, si bien que Scott se demandait si le repas n'avait finalement pas constitué le principal objectif de sa mission. À en juger d'ailleurs par la quantité d'alcool ingurgitée par ses interlocuteurs, il ne faisait aucun doute que les fonctionnaires avaient pour leur part répondu aux attentes, ou les avaient même dépassées. D'après la façon que le directeur Lim avait de tourner autour du pot, Scott en déduisait que son séjour de recherche au service de la compagnie Wealth Recycle Co., Ltd, ne se déroulerait pas sans heurt, et que les personnages clefs des trois grandes familles ne se montreraient pas. Le mieux que Scott pouvait espérer serait de visiter un quartier modèle de l'île et d'inspecter des usines soigneusement entretenues par les représentants du gouvernement local en prévision de sa venue. Il aurait peut-être aussi la chance de profiter de quelques mets et boissons raffinés puis, après avoir rempli sa valise d'objets-souvenirs, il remonterait fissa dans un avion, direction San Francisco.

Mais n'était-ce pas précisément la raison pour laquelle Wealth Recycle avait choisi de l'envoyer, lui, Scott Brandle, plutôt qu'un autre ? Un sourire adoucit son visage aux traits anguleux. Du Ghana aux Philippines – à l'exception de la mésaventure d'Ahmedabad –, il n'avait jamais connu d'échec. L'île de Silicium ne ferait pas exception.

« Dis-lui que cet après-midi nous irons dans le village de Hialeng. Dis-lui. »

Il s'était penché pour transmettre cette instruction rapide à Dang Kai-zong, puis il pinça aussitôt les lèvres, et affecta un sourire peu engageant en regardant autour de lui. Dang Kai-zong comprit que son patron commençait à devenir sérieux, et il s'empessa d'entamer la négociation avec le directeur.

Le musée était trop rutilant, trop propre, à l'image de l'histoire blanchie et expurgée qu'il relatait, à l'image de l'île telle que les insulaires voulaient la montrer aux étrangers : un visage teinté d'optimisme technologique, factice et superficiel. Dans ce bâtiment, il n'y avait pas de convention de Bâle, il n'y avait ni dioxines, ni furanes, ni brouillard acide, ni de teneur en plomb dans l'eau 2 400 fois supérieure à la limite autorisée, ni de sol à la concentration en chrome 1 338 fois supérieure au seuil fixé par l'Agence de protection environnementale, et encore moins, bien sûr, de personnes luttant pour survivre en buvant une telle eau et en vivant sur un tel sol.

Toute histoire est une histoire contemporaine. Il se souvenait encore de cette phrase prononcée par Dang Kai-zong lors de son entretien.

Scott secoua la tête. Les voix qui s'étaient acharnées jusqu'ici à rester amicales s'étaient faites plus fortes. Si ses interlocuteurs avaient utilisé le mandarin standard, peut-être Scott aurait-il pu être en mesure de converser directement avec le directeur, grâce à un logiciel de traduction. Mais tous deux s'exprimaient dans le vieux dialecte de la région, qui comportait huit tons et des règles de sandhi extrêmement complexes. Il n'avait donc d'autre choix que de recourir aux compétences de César Dang – Dang Kai-zong. C'était en raison de cet héritage linguistique que ce diplômé en histoire de l'université de Bolton avait été engagé.

« Dis-lui que s'il a des objections... »

Les yeux de Scott se posèrent sur une photo de groupe, il s'efforça d'identifier les figures dont il avait étudié le profil avant son voyage. Dans cette zone à débit restreint, il était privé d'accès aux bases de données distantes, et ces visages chinois lui paraissaient tous identiques.

« Dis-lui que nous inviterons monsieur Guo, le chef du bureau, à entrer contact avec lui. »

Le chef Guo Qidao, dont les activités relevaient du Département provincial de l'écologie et de l'environnement, était un candidat sérieux au poste de vice-ministre de l'écologie et de l'environnement. C'était probablement lui qui avait identifié et validé les entreprises retenues pour le projet.

Le renard emprunte parfois le prestige du tigre pour arriver à ses fins. Une autre astuce donnée par le guide des *Chinois pour les nuls*.

La dispute cessa. Le directeur Lim, l'air défait, semblait plus émacié que jamais. Il se massait les mains, apparemment plus inquiet de la tâche qu'il n'allait pas réussir à accomplir que des menaces concernant le chef Guo. Il dut donc se résoudre à arborer un sourire forcé, puis il se râcla la gorge et se dirigea vers la sortie.

« Allons manger », fit Dang Kai-zong dans un sourire, adoptant l'expression triomphante typique des jeunes diplômés des universités de la côte Est américaine.

Espérons qu'on ne servira pas de « homard sauvage » ou d'autres aliments dangereux, cette fois. Scott passa devant la maquette du voilier, anxieux, mais pas mécontent de pouvoir quitter au plus vite ce musée imposant et froid, rempli d'impostures. Il se dit que le seul rapport qui unissait les déchets à la jonque était peut-être leur homophonie en anglais – les deux termes pouvaient être rendus par *junk*.

Il enfila son masque de protection 3M, traversa le brouillard blanc et glacial qui se condensait à la porte, et entra dans la lumière humide et éclatante d'un soleil tropical.

L'alcool de sorgho avait été remplacé par de la bière, mais ce changement n'apaisait pas pour autant les inquiétudes de Scott. L'hygiène du restaurant paraissait encore plus déplorable que la veille. Ils avaient privatisé une salle baptisée le « Pin vert », dans laquelle le vieux climatiseur bourdonnait comme un nid de guêpes, sans arriver à chasser l'étrange puanteur de l'air. Les taches jaunâtres sur les murs paraissaient être les territoires d'une carte encore inexplorés. Les tables et les chaises étaient en revanche très propres, ou bien elles avaient délibérément été choisies pour leur teinte sombre qui dissimulait plus facilement la crasse.

Les plats furent rapidement servis. Avec enthousiasme, Dang Kai-zong présenta chaque plat à Scott, énonçant les noms de toutes les spécialités, leurs ingrédients et leurs méthodes de préparation. Dang Kai-zong fut surpris de constater qu'il pouvait encore, alors qu'il avait quitté l'île depuis l'âge de sept ans, se rappeler les saveurs de son enfance, comme s'il lui avait suffi de traverser le Pacifique pour franchir plus d'une dizaine d'années.

Scott n'avait aucun appétit, surtout après avoir appris comment étaient préparés le foie de canard, le poumon de porc, la langue de bœuf, les intestins d'oie et autres abats. Il opta pour de la bouillie de riz et une soupe – au moins, leur teneur serait moins riche en métaux lourds. Il réfréna son envie de sortir son équipement d'inspection automatique. En raison des règles de contrôle du réseau, aucun accès à des bases de données cryptées distantes n'était possible dans la zone, et il n'aurait donc aucun moyen de déterminer la composition et le niveau de dangerosité des aliments, de l'air, de l'eau ou du sol. Et il ne pouvait compter sur la réalité augmentée, qui n'était ici d'aucun secours.

Le directeur Lim parut noter ses réticences et lui montra du doigt, derrière la fenêtre, les tricycles électriques qui transportaient de l'eau dans les rues.

« Oui, même l'eau. Ils vont livrer un restaurant tenu par les Lo. Elle est transportée depuis le village de Ng, à neuf kilomètres d'ici. »

La famille Lo possédait quatre-vingts pour cent des restaurants haut de gamme et des lieux de divertissement de l'île de Silicium. Elle tirait sa puissance économique de son grand ensemble d'ateliers de démantèlement de déchets électroniques, dont certains étaient situés dans le village de Hialeng qu'ils devaient visiter l'après-midi même. La position hégémonique du clan Lo était telle qu'il avait la priorité sur tous les conteneurs entrant à Hong Kong via le port de Kwai Chung, les deux autres grands groupes se partageant le reste des lots. Il en résultait un lobbying si puissant que le clan Lo pouvait influencer les décisions du gouvernement.

Scott médita sur le sens implicite des mots du directeur. *Tendre est la bouche que l'on nourrit, faible est la main qui reçoit.* Il commençait à être irrité par cet art de parler chinois, où chaque prise de parole devait faire l'objet d'un processus de décryptage. Il décida de garder le silence.

« Allez, allez, buvons ! » C'était le meilleur moyen de couper court à l'embarras qui s'était invité à la table. Le directeur Lim leva sa chope de bière débordante de mousse.

Après trois tournées, le visage du directeur avait rougi et Scott avait retenu la leçon : ses sens étaient en alerte. Toutefois, s'il existait bien un équivalent chinois à la locution « *in vino, veritas* », il n'était pas sûr qu'il s'applique à son interlocuteur.

« Monsieur Scott, permettez-moi d'être franc, ne le prenez pas mal, fit le directeur en tapotant l'épaule de Scott, l'haléine chargée d'alcool. Moi, Lim, je n'ai aucune intention

d'interférer dans votre enquête ou d'entraver vos recherches. J'ai suffisamment de soucis à gérer ici. Je vous prierai simplement d'entendre ce conseil : ce projet ne fonctionnera pas, et vous feriez tout aussi bien de partir d'ici le plus vite possible. »

Sa traduction terminée, le visage de Dang Kai-zong trahit l'espace d'un instant un certain agacement.

« Je comprends parfaitement, nous suivons chacun les instructions de notre hiérarchie. À moi de vous donner un conseil : prenez le temps de considérer ce projet, car il sera gagnant pour tout le monde, il ne présente que des avantages. Toutes les conditions actuelles sont négociables. S'il se concrétise, il s'agira du premier modèle du genre dans toute la région du sud-est de la Chine. Ce sera une étape capitale dans la stratégie nationale de recyclage, et elle sera à mettre à votre crédit ! »

Le directeur Lim eut un rire froid, puis il vida d'un trait le contenu de son verre.

« Intéressant, présenté ainsi. Les Américains laissent leurs déchets sur le pas de la porte d'autrui puis, un moment plus tard, ils font demi-tour et vous disent qu'ils sont venus vous aider à nettoyer, et que c'est pour votre bien. Monsieur Scott, comment qualifieriez-vous ce genre de stratégie nationale ? »

La réplique tranchante de son interlocuteur stupéfia Scott. L'homme d'âge moyen en face de lui n'était manifestement pas le médiocre bureaucrate qu'il s'était imaginé. Il pesa chacun de ses mots, en s'efforçant de rester le plus cordial possible :

« Le monde change. Le recyclage est un secteur industriel en plein essor, qui pèse des centaines de milliards de dollars, et dont dépend peut-être même la survie de l'industrie manufacturière mondiale. L'île de Silicium bénéficie de l'avantage

d'être la première arrivée. La transition y sera bien moins ardue que dans les pays développés, et les fardeaux politiques et juridiques sont plus lourds. Tout ce dont vous avez besoin, c'est de technologies et de modes de gestion modernes pour accroître votre efficacité et réduire la pollution émise. L'Asie du Sud-Est et l'Afrique de l'Ouest sont des régions actuellement très prisées, où de gros investissements sont effectués et où des entreprises affluent pour se partager une part du gâteau. Mais je peux vous garantir une chose : vous ne trouverez nulle part des conditions aussi avantageuses que celles offertes par notre compagnie. Sachez que nous n'oublions jamais de rétribuer à leur mesure les efforts de ceux qui ont choisi de nous apporter leur secours. »

Scott avait mis un accent particulier sur le verbe « rétribuer », et il revit l'espace d'un instant l'expression de fonctionnaires philippins exigeant des pots-de-vin.

Le directeur Lim ne s'était pas attendu à ce que cet Américain soit aussi direct, il n'y avait pas dans son propos les circonvolutions ou les faux-semblants auxquels il était de toute évidence habitué. Il prit sa chope, la reposa sur la table et, après un instant, il lança :

« Puisque vous avez fait le choix d'être aussi franc, à mon tour de jouer cartes sur table. Ce n'est pas une question d'argent, mais une question de confiance. Les populations locales ne font déjà pas confiance aux Chinois des autres provinces, alors aux Américains...

– Mais les Américains ne sont pas tous les mêmes ! C'est la même chose pour les Chinois. Je vois bien que vous n'êtes pas comme les autres. »

Scott savait que ce genre de flatterie était valable universellement. Le directeur Lim fixa Scott un long moment de ses yeux jaunes injectés de sang, marqués par l'alcool. Enfin, il grogna :

« Vous avez tort, Scott, tous les Chinois sont pareils, et je ne fais pas exception. »

Scott fut surpris d'entendre le directeur Lim l'interpeller directement par son prénom, mais plus encore par la question qui suivit :

« Avez-vous des enfants ? À quoi ressemble votre pays natal ? »

Sa connaissance de l'étiquette sociale en Chine était certes limitée, mais pas tout à fait nulle non plus, et Scott savait que la plupart des Chinois parlaient assez facilement de politique internationale, d'autres aimaient discuter affaires, et une minorité se permettait parfois d'évoquer des sujets comme la religion ou les loisirs, mais aucun ne parlait jamais ouvertement de sa famille, et se hasardait encore moins à poser ce genre de questions privées. Ils semblaient être nés avec des dons de diplomates, se disaient préoccupés par le monde et par le sort de ses habitants, mais gardaient le plus grand secret sur leur situation personnelle, leur identité de père, de fils, de mari ou de frère, lesquelles leur apparaissaient non essentielles.

« J'ai deux filles, sept ans et treize ans. »

Scott sortit son portefeuille et montra une photo un peu froissée au directeur Lim.

« Elle est un peu ancienne, je n'ai jamais pris le temps de la changer. J'ai grandi dans une petite ville du Texas. C'est une ville fantôme aujourd'hui mais, dans le temps, à l'époque où tout allait bien, c'était très joli. Avez-vous vu les films de la série de *Massacre à la tronçonneuse* ? Ça y ressemble, mais en moins effrayant. »

Après quoi il eut un rire, aussitôt suivi par celui de Dang Kai-zong. Le directeur Lim hocha la tête, puis il lui rendit ses photos.

« Elles deviendront de bien jolies jeunes filles. Je n'ai qu'un fils, il a treize ans, il est en première année de collège. »

Il y eut une pause. Scott lui fit un signe de la tête, comme s'il l'invitait à poursuivre, mais il se demandait comment engager à nouveau la conversation.

« Le plus grand souhait des gens d'ici, c'est de voir leurs enfants partir, le plus loin possible, reprit Lim. Nous, nous sommes trop vieux pour sortir du nid, mais les jeunes sont différents. Ce sont des feuilles blanches, sur lesquelles ils dessineront ce dont ils ont envie. Il n'y a plus d'espoir sur cette île. L'air, l'eau, le sol, les gens, tout baigne dans les déchets depuis trop longtemps. Parfois on ne sait même plus distinguer ce qui, dans nos vies, est déchet ou ne l'est pas. Les déchets sont notre gagne-pain, c'est grâce à eux que nous nourrissons nos familles. Et plus nous gagnons de l'argent, plus l'environnement se dégrade. C'est comme si nous tenions une corde autour de notre cou : plus nous la serrons, moins nous pouvons respirer ; mais si nous lâchons prise, nous tombons dans le puits sans fond au-dessus duquel nous sommes suspendus, et nous nous noyons. »

Dang Kai-zong ne traduisit pas immédiatement, il sembla s'agiter et échangea encore quelques mots avec véhémence dans la langue du directeur. Ce dernier se contenta de secouer la tête.

« C'est exactement la raison de ma venue ici, fit Scott. Mes parents n'étaient pas si différents de vous, ils étaient bien déterminés à me faire quitter mon village pour aller dans une grande ville, mais il m'a fallu passer un certain temps au sein de la société urbaine pour enfin comprendre que la responsabilité était toujours là, sur les épaules de chacun. On peut choisir de tourner le dos et de faire

semblant de n'avoir rien vu, mais on peut aussi choisir de regarder en face, et de changer le cours des choses. Tout dépend du genre de personne que vous voulez être. »

Une belle tirade, avec tous les habituels clichés hollywoodiens. Scott en avait bien conscience, et il ne s'attendait plus à recevoir un grand soutien de la part du directeur Lim, mais ici et maintenant, un ennemi de moins valait bien un ami de plus.

« C'est trop difficile, répondit Lim en continuant à secouer la tête. J'ai lu attentivement votre offre et vos recommandations. Je ne me prononcerai pas sur la partie technique, même si je sais que Wealth Recycle est un leader dans l'industrie du recyclage vert et que le plan de restauration environnementale que vous proposez est en effet attrayant. Toutefois, il demeure un problème, et de taille : les milliers d'ateliers à travers l'île seraient condamnés, et les déchets, désormais uniquement triés et démantelés par vos soins. Vous vous doutez de ce que cela signifierait pour eux. »

Scott avait naturellement compris à qui ce « eux » faisait référence. Les trois clans : Lo, Lim et Dang, qui avaient le quasi-monopole des activités de recyclage des déchets électroniques sur l'île de Silicium. Avec leur capacité annuelle de traitement de plusieurs millions de tonnes et un rendement de plusieurs milliards de dollars, la redistribution des profits qu'impliquait un bouleversement d'une telle envergure conduirait à un processus brutal, voire sanglant.

« Nous créerons des dizaines de milliers d'emplois, qui bénéficieront d'avantages en matière de sécurité sociale et d'environnement de travail. Grâce à la technologie supérieure de recyclage proposée par la compagnie Wealth Recycle, nous pourrions réduire considérablement les pertes actuellement à déplorer lors des processus de démantèlement et d'élimination manuels des déchets. Nous pourrions

augmenter la production actuelle d'au moins trente pour cent. Plus important encore, nous allouerons des fonds spéciaux pour aider l'île de Silicium à mettre en place un plan d'assainissement de son environnement naturel. Votre île retrouvera sa beauté d'antan : son ciel bleu, ses nuages blancs, ses eaux émeraude. »

C'était presque mot pour mot le résumé de la proposition qui avait été faite sur papier. Dang Kai-zong éprouvait une certaine admiration pour la mémoire de son employeur, en particulier dans une situation où il ne pouvait compter sur la réalité augmentée.

« Tout ça, je le sais », dit le directeur Lim, qui semblait émerger de sa léthargie alcoolisée, et commanda une tasse de thé fort. « Mais les insulaires s'en fichent, tout ce qui les intéresse, c'est de gagner de l'argent pour finir au mieux leurs vieux jours ici. Quant à ce que veulent les travailleurs des autres provinces, c'est toucher suffisamment pour retourner dans leur région, ouvrir une boutique, ou bien faire construire une maison et se marier. Ils haïssent cette île, son avenir ne leur importe pas. Ce qu'ils veulent, c'est partir d'ici, et puis laisser derrière eux cette période de leur vie, comme un déchet.

– Mais le gouvernement devrait s'en préoccuper !

– Le gouvernement a d'autres affaires plus urgentes à gérer », rétorqua le directeur Lim, en buvant une grande gorgée de son thé.

Il parlait maintenant sans hâte, et la rougeur de son visage s'était estompée. Son sourire poli, rusé et hypocrite avait refait son apparition. C'était comme si le père honnête qui avait pris la parole tantôt n'avait jamais existé.

« Il se fait tard et nous devons encore nous rendre dans le village de Hialeng. Cependant, croyez-moi, vous ne tiendrez pas à y rester longtemps. »

Il existe deux îles de Silicium, pensa Scott Brandle en regardant le paysage défiler lentement derrière les fenêtres de la Land Rover.

Lors des visites précédentes, les représentants du gouvernement les avaient emmenés dans la municipalité principale de l'île de Silicium où, à la surprise de Scott, les routes étaient pleines de véhicules de luxe qui n'arrêtaient pas de klaxonner : des BMW, des Mercedes, des Bentley, des Porsche... Il avait même cru apercevoir une Maserati rouge rubis garée sans gêne sur le trottoir. Son jeune propriétaire était accroupi en face de l'échoppe d'un vendeur ambulancier, dégustant des brochettes de fruits de mer cuites au barbecue.

L'île était loin de compter parmi les régions de Chine les plus prospères, mais le bourg de Silicium dérogeait totalement à cette situation. Il comportait un grand nombre de boutiques de produits de luxe, que Scott ne se serait attendu à trouver que dans des villes de grande ou de moyenne taille sur le continent.

La population locale avait manifestement un penchant pour la construction de demeures traditionnelles particulièrement coûteuses, celles dites du « tigre affamé qui descend la montagne », auxquelles étaient parfois adjoints des éléments européens, donnant à l'ensemble une atmosphère d'exotisme éblouissant, quoique incongru. Comme dans une foire architecturale de troisième plan, on y croisait tantôt la folie méditerranéenne, tantôt le minimalisme scandinave.

Le guide de Scott expliqua que ces gens-là appartenaient à une caste de nouveaux riches chinois, qui achetaient les produits les plus hauts de gamme du monde, dont ils se servaient pour combler le vide de leur vie.

Scott ne vit aucun piéton porter de masque. Il savait pourtant que les prothèses respiratoires n'étaient pas encore très répandues dans la région. Le bourg était situé loin du reste de l'île, et la qualité de l'air y était acceptable, mais il flottait en permanence une odeur nauséabonde qui empêchait de respirer librement. Cette odeur, il l'avait déjà sentie dans un incinérateur de caoutchouc aux Philippines, après quoi il avait eu des nausées pendant une semaine entière. Cependant, les gens d'ici semblaient s'en accommoder.

Les voitures peinaient à circuler. De temps à autre, des tricycles électriques transportant de l'eau potable traversaient la route et bloquaient la circulation. Les conducteurs paraissaient tous ne pas être d'ici et s'exprimaient avec toutes sortes d'accents et de dialectes, indifférents aux klaxons et aux jurons. Un mètre cube d'eau à deux yuans était acheminé depuis le village de Ng, à neuf kilomètres de là, où son prix s'envolait immédiatement. Ici, deux yuans, c'était le prix du bidon de quarante litres. Les locaux ne prenaient pas la peine de se plaindre de telles pratiques. Après tout, leurs affaires avaient déjà rendu imbuables la majorité des eaux souterraines de surface et des nappes phréatiques de l'île de Silicium.

Le prix à payer du développement économique. Ils répétaient en boucle ce slogan appris au journal télévisé.

« Le village est devant nous », dit en se retournant le directeur Lim, assis sur le siège passager.

« Mon Dieu... », lâcha Kai-zong.

Scott suivit son regard, pinça les lèvres et n'ajouta rien. Il avait beau avoir consulté beaucoup de documents sur l'île, la sensation qu'il éprouvait alors était sans commune mesure face au choc de la réalité qu'il voyait derrière la vitre de la voiture.

D'innombrables ateliers, à peine plus grands que des hangars, étaient collés les uns aux autres le long de chaque rue, comme des tuiles de mahjong, ne laissant qu'une voie étroite pour que les véhicules puissent décharger les déchets à traiter. Des boîtiers métalliques, des écrans cassés, des cartes de circuits imprimés, des composants en plastique et un barda d'autres fils jonchaient le sol comme des excréments, que des travailleurs migrants fouillaient telles des mouches. Après quoi, ils jetaient les pièces de valeur dans des fours ou dans des bains d'acide pour en extraire des métaux rares – cuivre, étain ou, plus précieux encore, l'or et le platine. Le reste était incinéré ou jeté n'importe où, créant encore plus de déchets. Pendant tout ce processus, aucun des ouvriers n'était équipé de protection.

Tout était enveloppé dans un miasme de plomb, dont une partie provenait de la brume blanche générée par l'eau régale chauffée dans les bains d'acide, ainsi que de la suie noire produite par la combustion incessante de PVC, d'isolants et de circuits imprimés dans les champs et le long des berges de la rivière. Les deux couleurs étaient mélangées par la brise marine jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les distinguer, puis elles se répartissaient équitablement dans les pores de chaque être vivant.

Scott vit des hommes et des femmes – ceux que les habitants de l'île appelaient les « déchetiers ». Les femmes faisaient leur lessive à mains nues dans un liquide noir, dont l'écume formait un liséré argenté à la surface de l'eau stagnante. Des enfants jouaient partout, courant le long des rives sombres de la rivière, où scintillaient des fibres de verre et des restes calcinés de circuits imprimés, sautant par-dessus les braises et les cendres de plastique tapissant les champs abandonnés, nageant et jouant dans les étangs vert foncé où flottaient des films de polyester, comme

persuadés qu'il en était ainsi de l'état naturel du monde, et que rien ne pouvait venir troubler leurs esprits insouciant.

Les hommes, torse nu, exhibaient leurs membranes corporelles de piètre qualité. Chaussés de leurs lunettes de réalité augmentée de fabrication artisanale, ils profitaient de leurs rares moments de répit quotidien pour s'allonger sur les berges en granit des canaux d'irrigation débordant d'écrans endommagés et de résidus d'objets en plastique. Ces anciens canaux, construits des siècles plus tôt pour irriguer les rizières et contrôler les crues du cours d'eau, brillaient aujourd'hui d'un éclat fragmenté par leur démantèlement.

« Nous y sommes. Vous voulez toujours descendre ? »

Le directeur Lim avait pris un ton moqueur, comme si Scott n'était qu'un vulgaire touriste.

« Si l'on n'entre pas dans la tanière du tigre, on n'attrapera jamais son petit », articula Scott dans un mandarin maladroit, puis il enfila son masque et ouvrit la porte de la voiture.

Lim secoua la tête et lui emboîta le pas à contrecœur.

Scott fut assailli par un air ardent et vicié et sentit une odeur âcre et nauséabonde lui irriter le nez. Son masque pouvait filtrer la poussière et les particules, mais il était sans secours contre les odeurs. Il resta brumeux quelques instants, comme s'il était retourné dans les faubourgs de Manille, qu'il avait quittés deux ans plus tôt. Pourtant, la puanteur lui semblait ici dix fois plus intense. Il essaya de rester immobile, mais sa sueur continuait de suinter, s'amalgamant avec des produits chimiques de composition inconnue dans l'air, jusqu'à former une pellicule visqueuse qui collait à sa peau et à ses vêtements, et rendait tout mouvement difficile.

Une porte en pierre dressée devant eux portait l'inscription « Hialeng ». En temps ordinaire, Scott Brandle aurait

envisagé de l'examiner pour en apprendre plus sur son année de construction mais, en cet instant, il lui venait plutôt à l'esprit l'avertissement gravé sur la porte de l'Enfer dans la *Divine Comédie* de Dante :

*Par moi on va vers la cité dolente ;
Par moi on va vers l'éternelle souffrance ;
Par moi on va chez les âmes errantes.*

Il s'agissait de vers que Scott avait appris lorsqu'il étudiait l'italien à l'université. Il ne s'était jamais imaginé que ces connaissances acquises depuis si longtemps auraient un jour pu refaire surface, ni qu'une telle citation ne fût jamais aussi appropriée. Mais il n'arrivait pas à se souvenir par quels mots puissants s'achevait ce poème.

Les ouvriers cessèrent leurs activités et jetèrent sur eux des regards curieux ; la plupart étaient fixés sur Scott. Malgré son masque qui lui couvrait à moitié le visage, il était trahi par sa charpente longue et maigre, sa peau pâle et ses cheveux blonds et courts. Les travailleurs migrants avaient certes déjà vu des Occidentaux, mais ils se demandaient ce que ce *laowai* bien habillé fichait ici, comme un Jésus de Nazareth marchant dans le désert, au milieu du brouillard toxique et des rues crasseuses du village.

Puis ils se mirent à sourire. Et ce sourire se répandit comme un frisson jusqu'au coin des lèvres de chacun.

« Faites attention, il y a pas mal de drogués, ici », chuchota le directeur Lim à Dang Kai-zong. Avant même que ce dernier eût le temps de traduire, Scott, qui marchait à la tête du groupe, s'arrêta.

Sur le sol devant lui rampait un bras prothétique. Intentionnellement ou non, la boucle de stimulation du membre était activée, et sa puissante batterie interne,

visiblement mal démontée, était encore alimentée en électricité. Le courant continuait à circuler le long de la peau artificielle jusqu'aux terminaisons nerveuses exposées par la section tranchée du bras, déclenchant des contractions régulières dans les muscles. Les cinq doigts de la prothèse s'agrippaient au sol, tirant le bras mutilé en avant, qui frétillait comme un ver géant de couleur chair. Il heurta enfin un écran à cristaux liquides mis au rebut. Les ongles brisés grattèrent le film polarisant lisse, mais il ne pouvait plus avancer.

Un jeune garçon se précipita, ramassa la prothèse et la reposa dans une autre direction, avec autant de calme que si c'était un modèle de voiture miniature parfaitement ordinaire. Et c'est ainsi que ce jouet étrange poursuivit un voyage qui ne prendrait sans doute fin que lorsque sa batterie serait épuisée.

Scott s'accroupit. L'enfant regarda fixement son masque avec des yeux qui n'exprimaient ni crainte, ni curiosité. Il se contentait de le dévisager.

« Où trouver encore ce genre de... bras ? », demanda-t-il en mandarin au petit garçon.

Craignant que son accent ne soit trop prononcé, il accompagna ses paroles de gestes de la main. L'enfant resta un instant interdit, puis désigna un hangar situé non loin, avant de faire demi-tour et de filer.

Scott se releva, une lueur exaltée dans les yeux, comme s'il était sur la piste d'un trésor enterré depuis un millénaire.

Il n'y avait personne dans le hangar, mais au milieu se dressait une colline de produits usagés, dépouillés de leurs composants électriques et électroniques. Il ne leur restait que la partie en silicone, qui attendait de subir un processus spécial de décomposition et de catalyse pour en extraire les monomères et l'huile de silicone. Les ateliers locaux n'étant

pas équipés de ces technologies, les déchets étaient simplement rassemblés ici, avant d'être récupérés par un recycleur spécialisé.

« De nos jours, expliqua le directeur Lim, les riches changent de membres aussi facilement que de téléphone. Les prothèses hors d'usage sont envoyées ici, certaines n'ont même pas été stérilisées et contiennent encore du sang ou des fluides corporels, ce qui, vous l'imaginez, présente de grands risques en matière de gestion sanitaire. »

Il sembla soudain prendre conscience de quelque chose, car il s'interrompit et changea brutalement de sujet.

« Cet endroit est trop sale, monsieur Scott, allons plutôt de l'autre côté du village, là où se concentrent la plupart des ateliers. »

Dang Kai-zong jeta à son patron un regard entendu : le directeur Lim essayait de cacher quelque chose. Il traduisit fidèlement, mais ajouta un commentaire personnel. Scott eut un léger sourire, montrant qu'il n'était pas inquiet, puis il continua à marcher en direction du hangar.

Brusquement, une ombre noire jaillit du côté gauche du hangar. Scott entendit le directeur Lim pousser un cri de surprise, et il réalisa qu'une bête à l'odeur avariée se dirigeait droit sur lui. Il s'accroupit et se tourna, repoussant la créature de ses deux mains. Quelques grognements plus tard, il vit un grand berger allemand rouler sur le sol et se redresser rapidement, prêt pour un nouvel assaut.

Scott se mit en position pour un combat à mains nues, fixant les yeux verts et brillants du chien, le corps tendu, prêt à parer une nouvelle attaque. À ce moment précis, un ordre silencieux parut frapper le dos noir de la bête, qui baissa instantanément la tête et rentra sa queue, puis rebroussa chemin en trotinant, et disparut dans l'ombre rafraîchissante du hangar.

« Un chien à puce », affirma le directeur Lim, montrant le téléphone portable dans sa main, l'air pantois.

Pour prévenir les vols, les villageois avaient en effet domestiqué ces gros chiens avec des puces implantées. Grâce à un réflexe pavlovien amélioré électroniquement, si un visiteur pénétrant dans une zone restreinte n'envoyait pas de signal sur une bande prédéterminée, le chien était censé attaquer, jusqu'à ce que l'intrus soit jugé hors d'état de nuire. Chaque village établissait généralement sa propre bande, qu'il mettait régulièrement à jour. Seuls quelques rares individus avaient un accès à l'ensemble des bandes de signaux. Le directeur Lim était l'un d'eux.

« Plusieurs ont déjà trouvé la mort comme ça, dont certains écologistes extrémistes, glissa le directeur dans un sourire. Monsieur Scott, je ne m'étais pas imaginé que vous ayez de tels réflexes. »

Scott répondit par un autre sourire. Sa main gauche était posée sur sa poitrine. Il tentait de stabiliser son rythme cardiaque qui venait de se dérégler sous l'effet du choc. Il attendait que la petite boîte implantée dans sa cage thoracique fasse son travail.

Dang Kai-zong s'efforçait de dissimuler sa surprise. La vitesse de réaction de Scott et la rationalité de ses mouvements face à cette attaque ne pouvaient être le résultat que d'un long entraînement professionnel. Tout semblait indiquer que son employeur était plus qu'un consultant doué pour les affaires, et que le but de son voyage sur l'île de Silicium n'était peut-être pas qu'un simple projet de recherche préparatoire.

Scott pénétra dans le hangar et s'arrêta devant la montagne d'organes prothétiques couleur chair. Il s'agenouilla et fouilla méticuleusement la pile. Il était assailli par un

relient âcre de désinfectant, tandis que des implants cochléaires translucides, des prothèses de lèvres, des membres inférieurs et supérieurs, des implants mammaires, des muscles augmentés et des organes génitaux hypertrophiés rebondissaient et s'effondraient au rythme de ses recherches. Son champ de vision était baigné dans une lueur rose, faussement hygiénique. Il eut l'impression d'avoir été piégé dans la réserve de Jack l'Éventreur. Il trouva enfin ce qu'il cherchait.

Une série de caractères, SBT-VPII3250439, était gravée à l'intérieur d'un objet prothétique moulé et rigide, qui ressemblait à la moitié d'une étrange coquille. Elle scintillait d'un blanc d'os étincelant là où se tenaient sans doute autrefois des circuits intégrés, bien que vide à présent. Scott lança son trésor au directeur Lim, qui s'en saisit en ronchonnant, avec un air de dégoût.

« Directeur Lim, je voudrais vous demander une faveur. Pourriez-vous m'aider à trouver la personne ayant traité cet objet ? demanda Scott d'un ton excessivement courtois.

– Ça ne sera pas si facile... Nous ne sommes pas comme vous, nous n'avons pas de logiciels de gestion et de bases de données aussi modernes. Cela risque de prendre beaucoup de temps », répondit le directeur Lim qui faisait tourner l'objet prothétique entre ses mains.

Il se fit la réflexion qu'il ne ressemblait à rien qui puisse être attaché à un corps humain, ou du moins pas à un corps normal.

« Qu'est-ce que c'est, au juste ?

– Croyez-moi, vous n'avez pas envie de le savoir. »

Il y eut un bruit derrière lui. Scott se retourna prudemment. Plusieurs ouvriers passèrent devant le hangar en courant, sans donner l'impression de vouloir s'arrêter.

Le directeur hocha la tête. L'île était si minuscule que tous les secrets finissaient par se savoir. Tout n'était qu'une question de temps.

« Je ferai de mon mieux pour trouver cette personne avant la fin de votre séjour », dit-il, la voix lourde de sens.

Le directeur remarqua que d'autres personnes couraient dans la même direction que les précédents, avec une expression d'excitation et d'angoisse sur leurs visages. Il arrêta un adolescent et lui demanda dans un mandarin approximatif :

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Quelqu'un a été pris en tenailles ! » cria l'adolescent sans ralentir.

L'expression changea sur le visage du directeur, et il se dépêcha de suivre l'adolescent. Scott et Dang Kai-zong lui emboîtèrent le pas. Ils virent que des dizaines de personnes étaient déjà rassemblées à l'extérieur d'un autre hangar et discutaient avec emportement. Ils parvinrent à se frayer un chemin à travers la foule et, une fois arrivés au-devant de la scène, ils ne purent réprimer une grande inspiration.

Un homme couvert de sang gisait sur le sol, ses membres secoués de convulsions. Son cou était fermement maintenu par un bras mécanique noir. Ses traits étaient déformés par la pression de l'objet, du sang gargouillait et s'échappait de ses mâchoires. Il semblait désorienté, et émettait de vagues gémissements d'animal blessé, comme un robot mal assemblé dont la tête mécanique aurait été transplantée sur le corps d'un humain.

« Comment est-ce arrivé ? » demanda le directeur Lim. La réponse, pour autant qu'il puisse en juger par les réactions cacophoniques de la foule, était la suivante : pendant son processus de démantèlement, l'homme avait déclenché par erreur le circuit de rétroaction de secours du bras robotique et sa tête avait été prise en étau.

« C'est vraiment pas de chance... Il a dû faire des choses qui ont déplu aux esprits... », bredouillaient certains des badauds avec pitié.

Scott se précipita et fit signe à Dang Kai-zong de maintenir les épaules de l'homme immobiles pour éviter que les convulsions ne provoquent de trop gros dommages à sa colonne vertébrale. Il regarda attentivement le modèle du bras : un « Spirit Claw III », fabriqué par la compagnie Foster-Miller. Six degrés de liberté, équipé de micro-batteries intégrées qui pouvaient rester alimentées pendant trente minutes. Un modèle semi-militaire assez basique, désormais obsolète, mais largement utilisé autrefois par la police pour le contrôle des émeutes, la sécurité publique et le déminage.

Toi, tu es à la fois chanceux et malchanceux. Scott se sentait impuissant. Heureusement pour la victime, la force de préhension maximale du bras n'était que de 520 newtons. Avec un modèle industriel, la tête de l'homme aurait été transformée depuis un moment en une bouillie de tofu. Mais son malheur, c'était qu'en raison de son utilisation dans des activités de déminage, le bras était fait dans un alliage spécial renforcé, dans lequel un outil ordinaire ne pouvait même pas faire une entaille.

« Poussez-vous, faites place ! » Il y eut une clameur dans la foule, qui s'écarta pour laisser passer deux hommes, munis de découpeurs plasma. L'un d'eux jeta à Dang Kai-zong un regard reconnaissant, mais laissa traîner sur Scott des yeux suspicieux.

Ça ne servira à rien, pensa Scott. Ce sera même pire. Mais il ne dit rien, et resta simplement debout à côté du blessé.

Le découpeur plasma cracha un arc de lumière bleu pâle qui entra en contact avec les articulations des griffes robotiques en produisant un sifflement grésillant. La lumière

changeait de couleur à mesure qu'étaient incinérées les différentes matières de la prothèse. L'entaille dans le métal devint noire, rouge, puis blanche. Les curieux réunis tout autour eurent un léger espoir et retinrent leur souffle, mais ils continuaient à observer la scène sur la pointe des pieds, sans oser s'approcher.

L'homme dont la tête était prise en étau se débattit soudain plus violemment, laissant échapper des gargouillements misérables.

Le résultat du contact entre des tessons de métal et du liquide fondu à température extrême. Scott détourna ses yeux de la victime.

Les cheveux de ce dernier s'étaient enflammés et on pouvait déjà voir des cloques cristallines et translucides apparaître sur son cuir chevelu, suivies par du sang suintant des fissures. Les hommes qui maniaient le découpeur s'arrêtèrent aussitôt et cherchèrent des chiffons humides pour éteindre le feu. Une fumée blanche s'éleva et se dispersa, répandant une odeur de chair brûlée. Certains se couvrirent le nez, d'autres commencèrent à vomir.

Mon Dieu... Scott savait qu'à ce stade, le seul moyen était de se connecter au module de charge du Spirit Claw par l'intermédiaire de l'interface standard, afin de désactiver le mode actif des servomoteurs. Mais il n'avait pas les outils nécessaires et ne savait pas si le module de traitement des commandes de ce robot fonctionnait encore.

Dang Kai-zong et un autre homme pressaient fermement le blessé au sol. L'interprète sentait le corps de la victime faiblir et perdre progressivement toute capacité de résistance, comme s'il se vidait silencieusement de sa substance. Pour finir, il lâcha prise. La victime était complètement immobile.

Le bras mécanique s'ouvrit soudain avec un bruit sourd et tout le monde sursauta. Après quoi, le crâne de l'homme retomba mollement sur le sol.

Scott regarda la foule devant lui. Il vit un mélange d'impuissance, d'engourdissement, d'effroi et d'excitation sur les visages des déchetiers. Il remarqua le dégoût affiché par le directeur Lim, nota le choc de Dang Kai-zong, et crut se voir lui aussi, un visage blanc au milieu des visages jaunes. Quel sentiment exprimait-il ? Il ne le voyait pas très bien, tout lui semblait flou.

Scott Brandle se souvint soudain de ces mots en italien qu'il avait oubliés depuis longtemps :

Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance.

Le dernier vers figurant sur la Porte qui accueillait les damnés en Enfer.